

génocide : évidences, notes, mémoires C i l i c i e

a u t o t y p i e

Georges Brézol

LES TURCS ONT PASSE LA...

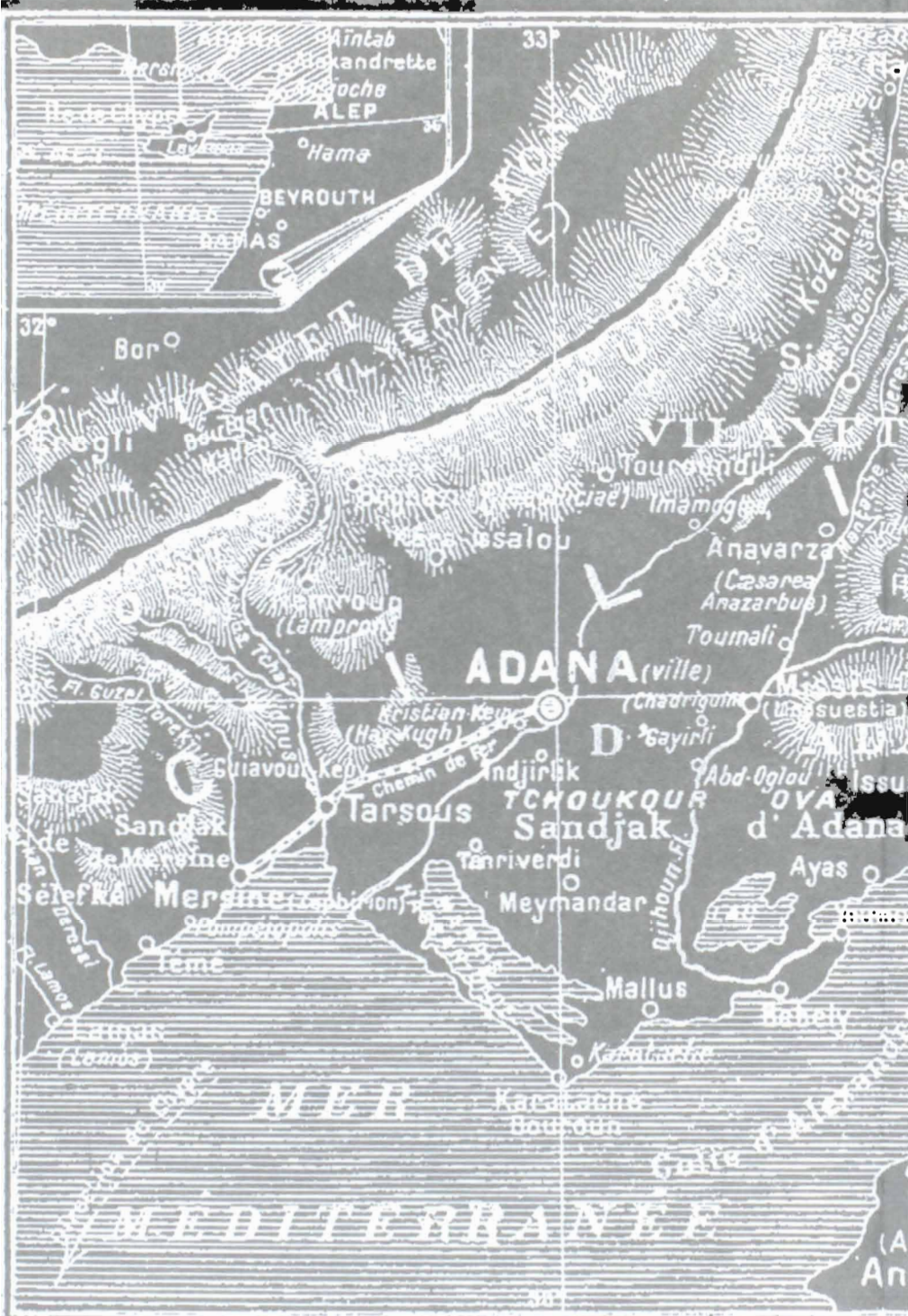
Recueil de documents, dossiers,
rapports, requêtes,
protestations, suppliques et enquêtes

Établissant la vérité sur

LES MASSACRES D'ADANA EN 1909

Erevan 2009

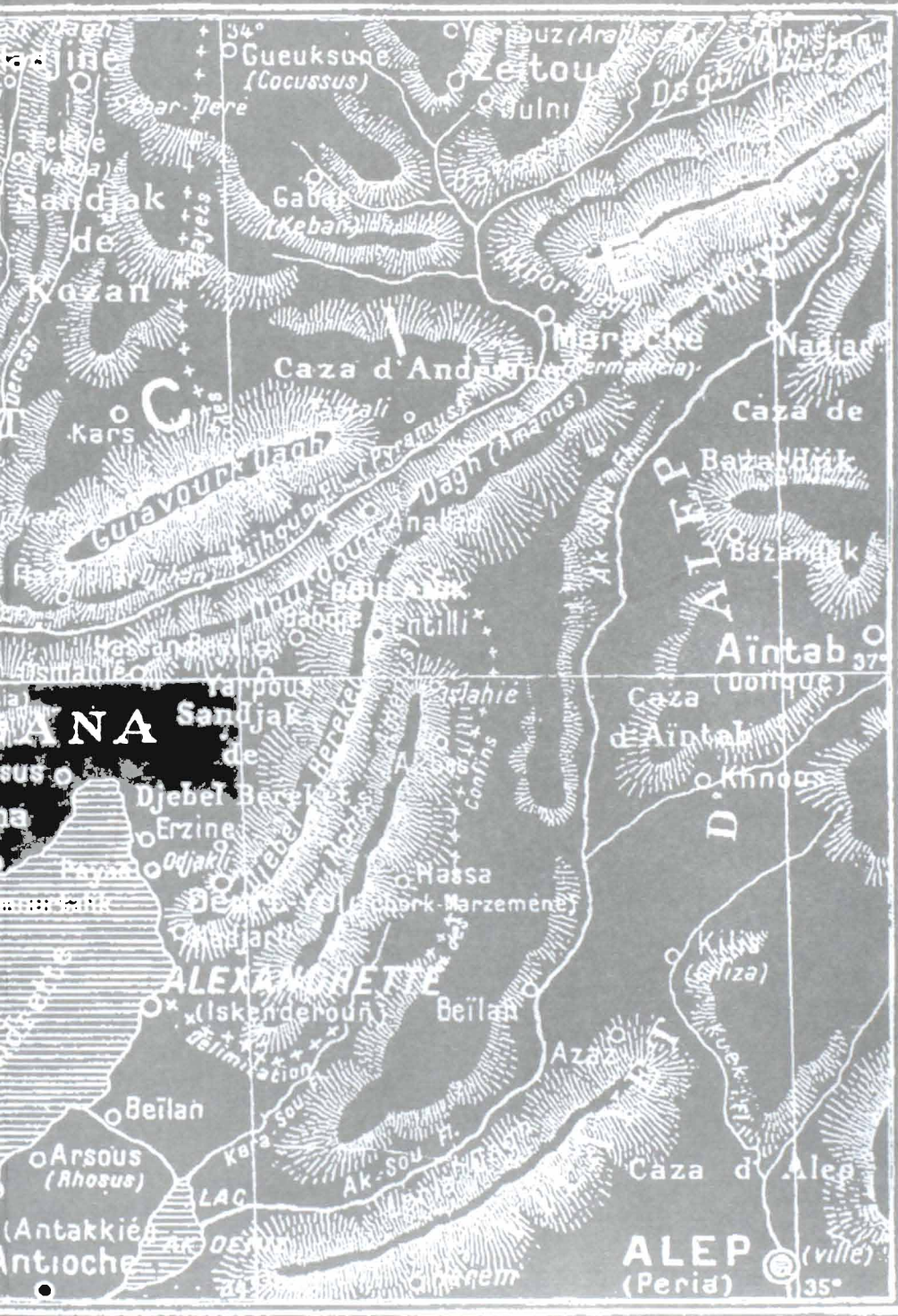
Musée-Institut du Génocide arménien



Graves par Mathieu (Paris)

Longitude, Méridien de Paris

Echelle 1:50,000



E. Fonné des Parts

ցեղաստանություն. վկայություններ, նոթեր, հուշագրություն



génocide : évidences, notes, mémoires C i l i c i e

À la mémoire des victimes des massacres d'Adana en 1909

Les Turcs ont passé là...

RECUEIL DE DOCUMENTS, DOSSIERS,
RAPPORTS, REQUÊTES
PROTESTATIONS, SUPPLIQUES ET ENQUÊTES

Établissant la vérité sur

LES MASSACRES D'ADANA EN 1909

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR :
66, BOULEVARD ORNANO, 66

PARIS

1911

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède et la Norvège

ՍՏԱՆԱՏՈՒՄ

341.48

B-85

ՀՀ Պիտանքային և կապիտալի զարգացման նախարարություն

Ժորժ Բրեզոլ

Այստեղից թուրքերն են անցել...

**ԱՂԱՆԱՅԻ 1909 ԹՎԱԿԱՆԻ ԿՈՏՈՐԱԾՆԵՐԻ
ՎԱՍԻՆ ԾՇՆԱՐՏՈՒՄՈՒՆԴ ԽԱՎԱՍՏՈՂ**

փաստաթղթերի, դոսիեների,
զեկուցագրերի, միջնորդագրերի, բողոքագրերի,
խնդրագրերի և հեռախոսազրույցների ժողովածու

Նմանատիպությունը հրատարակության լուստիպի վարուժան Պողոսյանը

Երևան 2009

Հայոց ցեղասպանության թանգարան-ինստիտուտ

Académie des Sciences de la République d'Arménie

Georges Brézol

LES TURCS ONT PASSÉ LÀ...

Recueil de documents, dossiers,
rapports, requêtes,
protestations, suppliques et enquêtes

Établissant la vérité sur

LES MASSACRES D'ADANA EN 1909

Préparé à la publication par Varoujean Poghosyan

Erevan 2009

Musée-Institut du Génocide arménien



Ժողովածուն երաշխավորվել է վերահրատարակման
ՀՀ ԳԱԱ Հայոց ցեղասպանության թանգարան-ինստիտուտի գիտական խորհրդի կողմից

Recommandé à la publication par le conseil scientifique
du Musée-Institut du Génocide arménien de l'Académie nationale des sciences d'Arménie

Գրի հրատարակությունն իրականացվել է դարձն Ռալֆ Յիրիկյանի աջակցությամբ

Ce livre a été publié grâce à la contribution de Monsieur Ralph Yirikian

ՀՏԴ 941 (479. 25)

ԳՄԴ 63. 3 (2Հ)

Բ 906

ԵՊՀ գրադարան



SU0223329

Բրեզոլ Ժորժ

Բ 906 Այստեղից թուրքերն են անցել...

Ադանայի 1909 թվականի կոտորածների մասին ճշմարտությունը հավաստող՝ փաստաթղթերի, դրսիսենների, զեկուցագրերի, միջնորդագրերի, բողոքագրերի, խնդրագրերի և հետախնդրությունների ժողովածու.-Եր.: ՀՀ ԳԱԱ Հայոց ցեղասպանության թանգարան-ինստիտուտ, 2009.-XXIV+272 էջ:

Brézol Georges

Բ 906 Les Turcs ont passé là...

Recueil de documents, dossiers, rapports, requêtes, protestations, suppliques et enquêtes. Établissant la vérité sur les massacres d'Adana en 1909 -
Erevan : Académie nationale des sciences d'Arménie, Musée-Institut du Génocide arménien, 2009.-XXIV+272 pages.

109924

conception de la série : H. Demoyan, E. Daneghyan, H. Samuelian

conception graphique et mise en page : H. Samuelian



ISBN 978-9939-822-11-2

©Académie nationale des sciences d'Arménie, Musée-Institut du Génocide arménien, 2009

©ՀՀ ԳԱԱ Հայոց ցեղասպանության թանգարան-ինստիտուտ, 2009

Պատկերի սղարան, Երևան

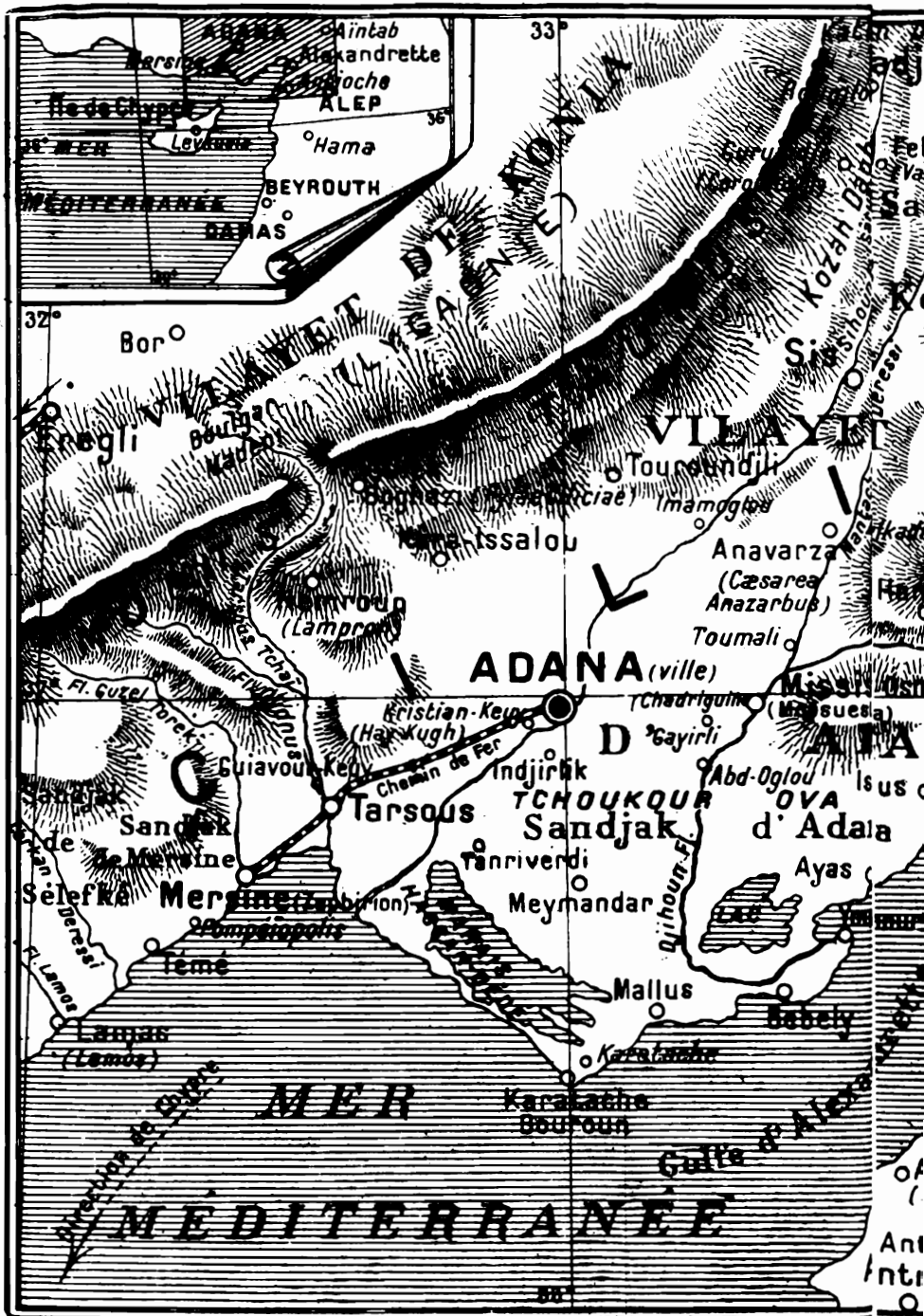
2 ADANA Panorama



Adana, Turkey

Adana, Turkey

CARTE GÉOGRAPHIQUE partielle de V



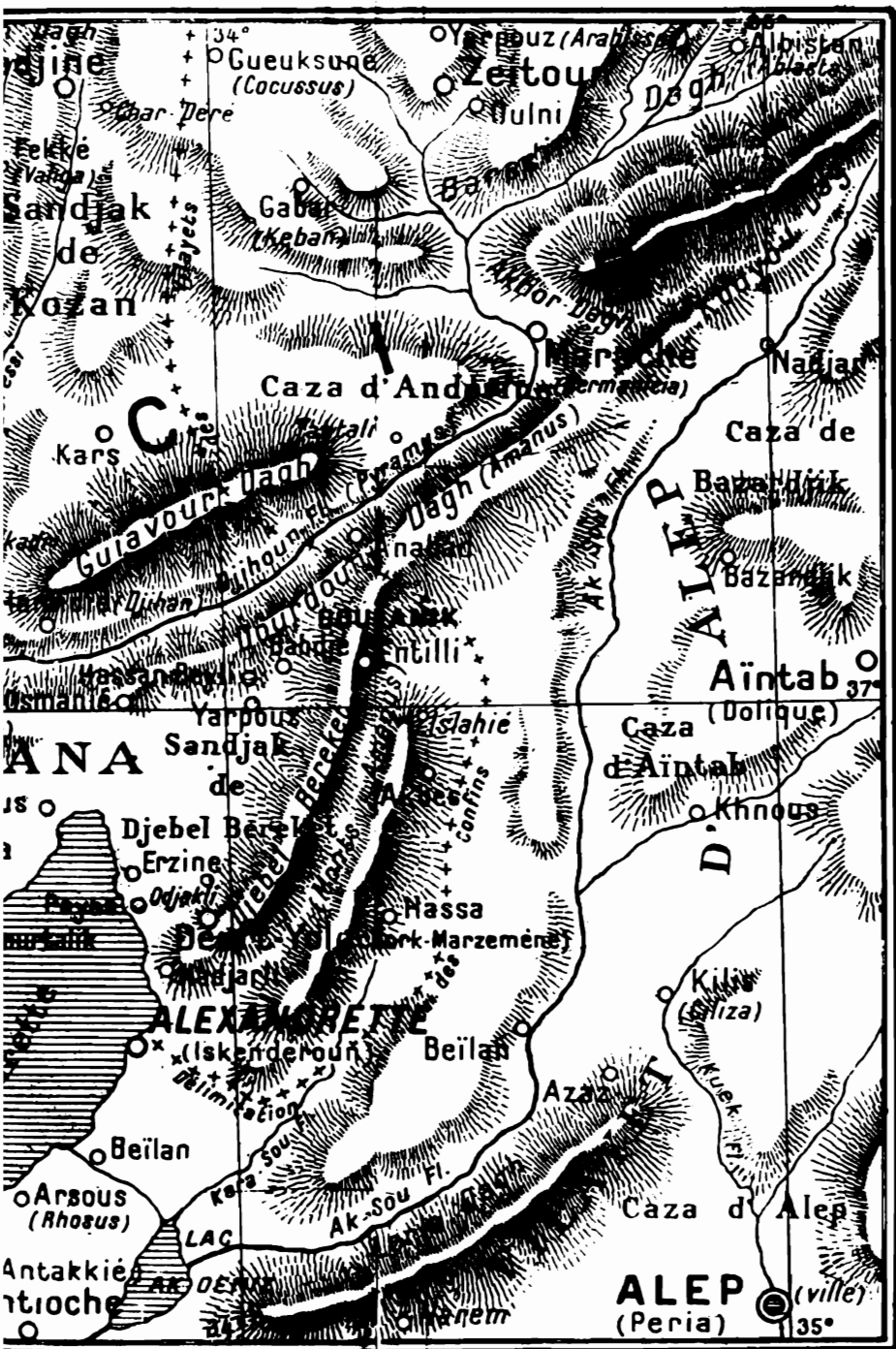
Ch. de Fer vers Konia

Gravée par Mathieu (Paris)

Longitude, Méridien de Paris

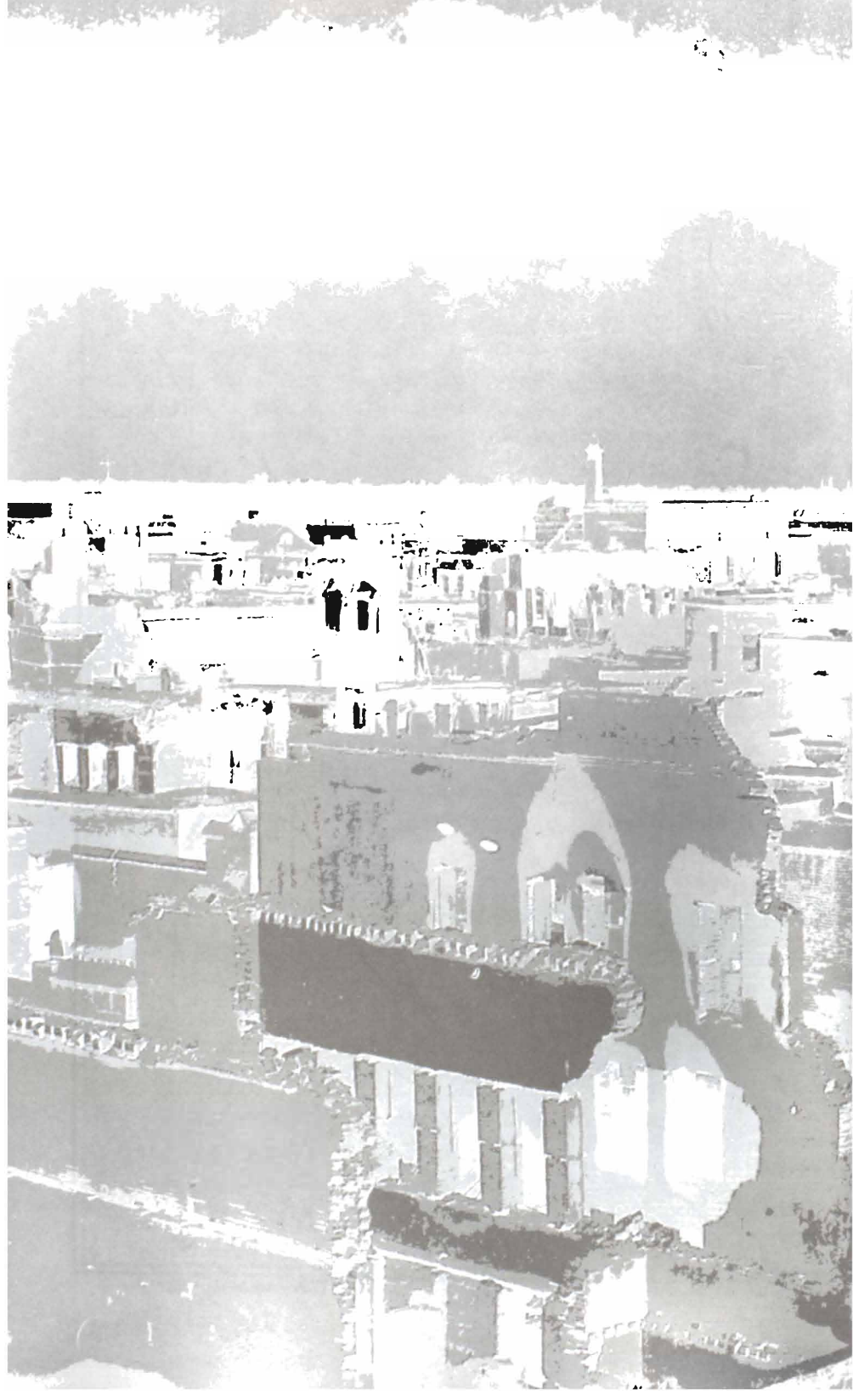
Echelle
0 25 50

VILAYETS D'ADANA et D'ALEP



E. Fonné dess Paris

76 100 kilom



Le recueil de documents que nous allons présenter aux lecteurs, a été publié en 1911, il y a presque cent ans. Mais en dépit des acquis de la recherche historique dans le domaine des études de l'histoire du génocide des Arméniens (1894-1922), d'ailleurs bien évidents, ce recueil conserve à ce jour sa portée scientifique entière, d'autant plus que nous ne possédons pas d'autres éditions analogues.

D'après bien des chercheurs, même éminents, le génocide des Arméniens a été perpétré par différents régimes ottomans¹. Les massacres de 1909, étant l'une des étapes imprescriptibles du processus génocidaire, ont attiré beaucoup moins l'attention des chercheurs, car ils cèdent, sans doute, par leur envergure à ceux des années 1890 et d'autant plus à la Grande Catastrophe de 1915-1916. On peut même constater que l'histoire des massacres ciliciens, conçus, organisés et perpétrés par le régime des Jeunes-Turcs, demeure dans son ensemble la parente pauvre de l'historiographie du génocide des Arméniens. Nous ne possédons actuellement que deux études spéciales consacrées à ce thème, sorties de la plume de Raymond Kévorkian, historien français d'origine arménienne, et de Hratchik Simonyan, de l'*Académie arménienne*².

¹ Voir par exemple M. G. Nersisyan, Préface // Le Génocide des Arméniens dans l'Empire ottoman. Recueil de documents réunis par M. G. Nersisyan et R. G. Sahakyan. Sous la direction de M. G. Nersisyan, deuxième édition, revue (en russe), Erevan, 1982, p. III ; Y. Barsegov, Le Génocide des Arméniens est un crime d'après le droit international (en russe), Moscou, 2000, p. 17-22 ; I. L. Horowitz, Taking Lives. Genocide and State Power. Fifth Edition, Revised, New Brunswick & London, 2002, p. 157-158. Yehuda Bauer, éminent spécialiste du phénomène du génocide, se tient également à ce point de vue (il a énoncé son avis lors des travaux d'un colloque international organisé à Erevan en avril de 2005).

² R. H. Kévorkian, avec la collaboration de P. B. Paboudjian, Les massacres de

Les massacres de 1909 des Arméniens de Cilicie n'ont certainement pas suscité de la part de leurs contemporains français un intérêt aussi vif que ceux des années 1894-1896. Or, pour être impartial, citons que les contemporains français des vèpres ciliciennes n'ont point complètement négligé cet événement et lui ont consacré quelques études dignes d'intérêt. Les auteurs comme A. Adossidès, J. d'Annezay, G. Vayssié et d'autres ont tâché non seulement de broser le tableau général des massacres de Cilicie et de ses alentours, mais également de lancer, dans la mesure de leur information, encore assez limitée, des jugements, parfois très discutables, essayant toutefois de démasquer les vrais coupables de la tragédie³.

Il n'est pas difficile de remarquer que la littérature historique française consacrée à ce sujet n'est pas abondante. Il en est de même pour les recueils de documents. Lors des massacres des années 1890, qui ont eu en France un retentissement bien plus grand, les hommes politiques français aussi éminents que J. Jaurès, D. Cochin, A. de Mun et d'autres ont énormément contribué à la publication du *Livre Jaune*, contenant les documents du Quai d'Orsay⁴. Dans ces conditions, en dépit de la politique turcophile évidente du gouvernement de la III^e République, quelques auteurs, la plupart d'ailleurs soit sous des pseudonymes, soit sans même indiquer leurs noms, ont également réalisé différentes publications dont la portée est indéniable⁵.

Or, aux années 1910, à la différence de l'époque précédente,

Cilicie d'avril 1909.— La Cilicie (1909-1921). Des massacres d'Adana au mandat français. Volume préparé par Raymond H. Kévorkian, Paris, 1999 ; H. Simonyan, Les massacres en masse des Arméniens en Cilicie (avril 1909) (en arménien), Erevan, 2009.

³ Les massacres d'Adana et nos Missionnaires. Récit de témoins, Lyon, 1909 ; G. Vayssié, Les vèpres ciliciennes // « La Revue » (Ancienne « Revue des revues »), 1^{er} novembre 1909, n° 21 ; A. Adossidès, Arméniens et Juifs-Turcs. Les massacres de Cilicie, Paris, 1910 ; J. d'Annezay, Au pays des massacres, saignée arménienne de 1909, Paris, 1910. Voir sur ces éditions : V. Poghosyan, Les massacres des Arméniens de 1909 en Cilicie à travers le prisme de l'historiographie française (en arménien), Erevan, 2009, chapitre II.

⁴ Documents diplomatiques. Affaires arméniennes. Projets de réformes dans l'Empire ottoman. 1893-1897, Paris, 1897 ; Documents diplomatiques. Affaires arméniennes. (Supplément). 1895-1896, Paris, 1897.

⁵ Les massacres d'Arménie. Témoignages des victimes. Préface de G. Clemenceau, Paris, 1896 ; La vérité sur les massacres d'Arménie. Documents nouveaux ou peu connus. Par un *Philarmène*, Paris, 1896 ; P[ère] F[ell]x Charmetant, Martyrologe arménien. Tableau officiel des massacres d'Arménie dressé après enquêtes par les six ambassades de Constantinople et statistique dressée par des témoins oculaires, Paris, s. d. ; *idem* : L'Arménie agonisante et l'Europe chrétienne. Appel aux chefs d'État, Paris, s. d.

on n'a publié en France qu'un seul recueil de documents reflétant le processus des massacres de 1909 préparé à la publication en 1911 par Petros Aznavour, un Arménien qui s'est présenté au public sous le pseudonyme de Georges Brézol⁶. Celui-ci a emprunté pour titre du recueil l'expression lancée par Victor Hugo dans une pièce incérée dans *Les Orientales*, celle de *L'Enfant*⁷, et devenue depuis longtemps ailée : « Les Turcs ont passé là ... »⁸. La majorité des documents, qualifiés d'authentiques par Brézol⁹, appartiennent aux rescapés d'origine arménienne. Il s'agit dans ce cas essentiellement d'attestations de témoins oculaires arméniens, surtout des religieux, à savoir : rapports, lettres, dépêches, discours, etc., qui dévoilent la vérité et contribuent à la fois à la formation d'une notion générale sur le processus de l'extermination des Arméniens en Cilicie et dans les régions environnantes.

Probablement, c'est dans le but de rendre beaucoup plus évidente la néfaste position adoptée par les dirigeants ottomans dans l'interprétation des massacres arméniens, que Brézol a incéré dans son recueil des documents d'origine turque qui défigurent l'histoire des événements. En même temps, il a omis les témoignages des contemporains européens, alors qu'il aurait dû être, sans nul doute, au courant des publications, du moins françaises, réalisées à Paris en cette époque.

La majorité des documents inclus dans ce recueil ne porte pas de signatures. D'ailleurs, ce principe de publication des recueils de documents sur les massacres arméniens était caractéristique pour ceux qui ont apporté leur contribution dans ce domaine à cette époque. Les prédécesseurs de Brézol ont également eu recours en maintes occasions à cette manière d'agir¹⁰, car ils au-

⁶ Voir à ce propos : Y. Ternon, *Les Arméniens, Histoire d'un génocide*, Paris, 1977, p. 174. Quelques historiens n'ont pas été capables de s'orienter dans l'identification de la personnalité de l'auteur. Voir par exemple : D. H. Boyadjian, *Armenia. The Case for a Forgotten Genocide*, New Jersey, 1972, p. 49; Ch. J. Walker, *Armenia. The Survival of a Nation*, London, 1980, p. 49.

⁷ La poésie romantique, vol. II. V. Hugo, Paris, 1992, p. 49.

⁸ G. Brézol, *Les Turcs ont passé là... Recueil de documents, dossiers, rapports, requêtes, protestations, suppliques et enquêtes établissant la vérité sur les massacres d'Adana en 1909*, Paris, 1911.

⁹ G. Brézol, *op. cit.*, p. 4. Les références sont données d'après la présente édition.

¹⁰ Voir *Les massacres d'Arménie. Témoignages des victimes ; The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire 1915-16. Documents presented to Viscount Grey of Fallodon, Secretary of State for Foreign Affairs by Viscount Bryce*, New York and

raient mis en danger, dans le cas contraire, la vie des auteurs des documents, ceux-ci habitant toujours l'Empire ottoman.

Même un rapide coup d'œil jeté sur la majorité des documents publiés dans ce recueil permet de constater l'absence d'interprétation des événements de la part des rescapés arméniens. Ils décrivent souvent et d'une manière circonstanciée le déroulement des massacres et d'autres désordres, mais quant aux explications, ils ne se limitent qu'à des observations générales, ce qui prouve que, ne possédant pas encore d'informations détaillées et authentiques, ils ne sont pas en mesure de concevoir les causes réelles des événements et, par conséquent, de démasquer les vrais auteurs des massacres.

Quant aux documents d'un caractère plus au moins analytique, leurs auteurs n'ont concentré leur attention que sur la condamnation de la politique des chefs ottomans locaux de la Cilicie – Djévad bey, le *vali* d'Adana, et Moustapha Remzi pacha, le commandant militaire, en laissant de côté la discussion du rôle des vrais organisateurs des massacres, les Jeunes-Turcs. Nous sommes sans aucun doute loin de l'intention de nier la part de responsabilité des chefs ottomans locaux dans la perpétration des massacres, citons néanmoins que celle-ci n'était point décisive. L'analyse de ces documents convainc finalement que pour les contemporains arméniens des massacres le dévoilement des responsables demeurerait en quelque sorte une énigme. Quelques-uns mettent essentiellement la responsabilité sur la populace turque, agitant de connivence avec la police et la gendarmerie ; d'autres, en parlant des coupables, se limitent à une réponse assez brève, en fait une dérobade, comme « personne ne le sait »¹¹.

En même temps, un petit nombre d'auteurs de documents tâchent de mettre en évidence les coupables de la tragédie, à savoir les dirigeants du gouvernement central de Constantinople, tout en n'étant pas encore capables de préciser les orientations politiques de ceux-ci. D'après l'un d'eux, les massacres arméniens d'Adana n'auraient jamais eu lieu, si le Sultan ne

London, 1916. Citons que dans la rédaction préliminaire de ce recueil, conservée dans les archives de Toynbee, tous les documents portent la signature de leurs auteurs. Ara Sarafyan, historien anglais, a réalisé la réédition de ce recueil en précisant les lieux d'où ces documents ont été reçus, ainsi que la plupart des noms de leurs auteurs. Voir **J. Bryce and A. Toynbee**, *The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire, 1915-1916. Documents Presented to Viscount Grey of Falloden by Viscount Bryce*, edited and with an introduction by Ara Sarafyan, Princeton, 2000.

¹¹ **G. Brézol**, *op. cit.*, p. 49, 51.

s'était pas emparé du pouvoir après l'« incident du 31 mars ». « Les tristes héros de ces sanglants événements ont reçu les encouragements de la capitale avant de commettre ce qu'ils ont commis »¹². D'après les réflexions du même auteur, on peut conclure que ce n'était qu'Abdülhamid II qui était en droit de résoudre tous les problèmes se dressant devant l'État. Par conséquent, il est également évident que l'auteur penche à imputer la responsabilité des massacres seulement à celui-ci.

Quelques documents éclaircissent aussi la position des témoins oculaires arméniens habitant aux alentours de la Cilicie. À propos des responsables des massacres, ces témoins s'entendent dans leur ensemble à la même opinion que les Arméniens de Cilicie, et énoncent des idées identiques à celles de ces derniers. Les auteurs des documents habitant Alep, Alexandrette et Suéidi n'ont accusé pour les massacres et l'incendie éclaté dans cette dernière ville que les fonctionnaires ottomans locaux¹³. Par contre, les Arméniens d'Antakié et de Kessab étaient sûrs que les massacreurs « avaient pour but d'accomplir mot à mot les ordres de Yildiz »¹⁴. D'après les interprétations de l'un des auteurs, on peut deviner que les responsables des massacres sont les représentants du régime hamidien, parce qu'il n'a nul doute qu'après la ratification en 1908 de la Constitution de 1876, les Arméniens de ces régions vivaient « libres et heureux »¹⁵.

On constate chez les contemporains arméniens des massacres de 1909 une tendance typique d'en rejeter la responsabilité sur Abdülhamid en libérant les Jeunes-Turcs ayant pris les rênes du pouvoir dans l'Empire ottoman après la révolution de 1908¹⁶. Cette attitude favorable à l'égard des Jeunes-Turcs a été conditionnée par leur mentalité collective, d'après laquelle ceux-ci avaient vraiment l'intention de réaliser après la révolution les slogans de la Constitution ottomane de 1876. N'étant pas encore capables de comprendre le vrai sens de la politique nationaliste des nouvelles forces politiques, qui réglaient le destin des nations, et ne s'orientant pas dans les changements ayant

¹² G. Brézol, *op. cit.*, p. 54.

¹³ *Ibid.*, p. 34, 78-79.

¹⁴ *Ibid.*, p. 52.

¹⁵ *Ibidem.*

¹⁶ Voir R. H. Kévorkian, *Le génocide des Arméniens*, Paris, 2006, p. 74, 78-79.

corame tout l'Empire, ils n'avaient pas le moindre soupçon quant au rôle dirigeant des Jeunes-Turcs dans l'organisation des massacres arméniens de la Cilicie.

Il en est de même pour la position des religieux arméniens de la Cilicie. Dans leurs dépêches et d'autres pièces adressées aux hauts fonctionnaires ottomans, ils ont émis à propos des organisateurs des massacres des vues complètement compatibles avec celles de leurs compatriotes. Les religieux arméniens, et surtout Monseigneur Terzian, évêque arméno-catholique d'Adana, dévoilent non seulement les actes de violence et de barbarie, mais soulignent également la soumission des Arméniens de la Cilicie aux autorités ottomanes et excluent la possibilité d'actions de la part de leurs compatriotes contre le gouvernement, qui auraient pu devenir la cause de leur châtiement, voire des massacres.

Dans ces documents, les religieux arméniens constatent l'une des composantes du phénomène du génocide, celle de l'intentionnalité lors de la perpétration des massacres de 1909. Les révélations de Monseigneur Terzian sont assez caractéristiques : il critique le gouvernement ottoman pour avoir permis aux musulmans d'attaquer « impitoyablement les chrétiens » et de les avoir secondés « dans l'accomplissement de leur tâche »¹⁷. Dans son ensemble, en tenant compte du fait que les événements ont commencé « au même moment et sur le même système, tant à Adana que dans ses dépendances et qu'ils durèrent dans les mêmes conditions », il confirme leur organisation « dans une intention malveillante »¹⁸.

Tous les chefs spirituels des Arméniens d'Adana attestent ce même fait dans leur communication adressée aux chefs d'État ottomans. En se référant à des exemples semblables, ils prouvent que les événements étaient organisés et perpétrés d'après un plan conçu d'avance¹⁹. Comme l'une des preuves de l'intentionnalité de la deuxième phase des massacres de Cilicie, les religieux arméniens, et surtout Monseigneur Terzian, attirent l'attention sur l'état d'esprit antiarménien de Djévad bey, le gouverneur, et d'autres chefs turcs qui, en dépit des promesses données aux Arméniens, n'ont toutefois rien entrepris pour les sauver de l'extermination. Monseigneur Terzian en conclut que leur position « ne laisse plus aucun doute sur l'ori-

¹⁷ G. Brézol, *op. cit.*, p. 86.

¹⁸ *Ibid.*, p. 92.

¹⁹ *Ibid.*, p. 114. Voir aussi p. 90.

gine et le but des événements »²⁰. Bien d'autres faits cités par les religieux arméniens peuvent être placés dans le même cadre de l'intentionnalité lors des massacres, qui dévoilent surtout le rôle néfaste de Djévad bey, ayant distribué des armes aux musulmans d'Adana et des environs, et celui de Remzi Moustapha pasha, sous le commandement duquel les soldats ottomans ont perpétré des forfaits²¹. Dans son ensemble, ils qualifient Djévad et Remzi de responsables de ce mouvement criminel, au sujet duquel leurs télégrammes envoyés à différents endroits ont contribué au déroulement des massacres, ce que les religieux arméniens considèrent comme un fait indéniable de préméditation de la part des autorités locales ottomanes, mais jamais de leur impuissance à arrêter le processus des massacres²².

Quant aux révélations faites par les religieux arméniens sur les organisateurs des massacres ciliciens, la position de Monseigneur Paul en est bien caractéristique. D'après lui, « les provocateurs de ces événements destructifs sont bien les *ulémas* et les hauts fonctionnaires musulmans, propagateurs des idées compromettantes du gouverneur Djévad bey et du général de division Remzi pacha, qui permirent aux musulmans de saccaquer, incendier, ravager, et causer de grosses pertes d'hommes et de biens »²³.

Il est hors de doute que les religieux arméniens ont certainement révélé d'une manière irréfutable le rôle des fonctionnaires ottomans locaux dans l'organisation des massacres ciliciens et c'est indubitablement l'avantage de leur approche. Cependant, il est à noter qu'ils laissent hors de leur attention une circonstance qui n'est point secondaire : celle de démasquer leur visage politique comme partisans du régime hamidien, peut-être en n'y prêtant pas la moindre importance²⁴. Il est également évident que les religieux arméniens ne se limitent pas à la condamnation de la politique des fonctionnaires locaux. **En dépit de la discussion de cette question dans un contexte assez restreint, on peut apercevoir parfois dans leurs interpré-**

²⁰ Ibid., p. 94.

²¹ Ibid., p. 100.

²² Ibid., p. 104, 113.

²³ Ibid., p. 94.

²⁴ Citons que R. H. Kévorkian qualifie Djévad d'un « pur produit hamidien ». Voir R. H. Kévorkian, *op. cit.*, p. 105. Voir aussi à ce propos : V. Dadrian, *The Circumstances Surrounding the 1909 Adana Holocaust* // "Armenian Review", 1988, v. 41, n° 4, p. 4.

central, voire celle du Sultan avec les fonctionnaires locaux. Il est bien typique que Monseigneur Terzian mette en relation les massacres ciliciens avec le coup d'État du 31 mars à Constantinople²⁵. On trouve d'ailleurs la constatation du même fait dans le *Takrir adressé à la Chambre des Députés*, du 13/25 novembre 1909, signé par tous les chefs spirituels d'Adana : « La coïncidence des événements funestes d'Adana avec le mouvement réactionnaire de Constantinople prouverait l'existence d'un rapport entre les deux »²⁶.

Or, en dépit des remarques critiques certainement superficielles sur la politique des pouvoirs centraux ottomans, les religieux arméniens, ainsi que les habitants de la région, ont omis, en somme, la discussion du rôle dirigeant des Jeunes-Turcs dans l'organisation des massacres dont ils n'avaient probablement pas encore de notion précise. Leurs observations à propos de la soi-disant « insurrection » arménienne en sont l'une des preuves. Ils réfutent la version de « l'insurrection » arménienne, sans laisser moindre soupçon de probabilité que celle-ci soit devenue cause des massacres des Arméniens. Ils s'élèvent résolument contre ce mensonge qui n'était, comme ils l'affirment à juste titre, qu'une pure invention et à la fois le produit de l'imagination des organisateurs des massacres, et assurent les hauts fonctionnaires ottomans que leurs compatriotes arméniens ne se sont jamais révoltés et n'y ont même jamais pensé²⁷. Quant aux calomnies dont les Arméniens sont devenus les victimes, ils en accusent les partisans du régime du Sultan et quelques musulmans fanatiques²⁸. Quant à leur attitude à l'égard des Jeunes-Turcs, ils ne cessent d'accentuer leur fidélité à ceux-ci et à tous les citoyens ottomans, ainsi que leur empressement à servir la patrie ottomane, ce qui est reflété dans leur correspondance²⁹.

Étant incapables de s'orienter dans les causes réelles des massacres (la concentration des Arméniens en Cilicie après les massacres de 1894-1896, le flux d'un grand nombre d'ouvriers arméniens des différentes régions de l'empire à Adana, la situation prospérante des Arméniens dans cette région, le désir

²⁵ G. Brézol, *op. cit.*, p. 92.

²⁶ *Ibid.*, p. 114.

²⁷ *Ibid.*, p. 95.

²⁸ *Ibidem.*

²⁹ *Ibid.*, p. 96.

à arrêter le développement de leur activité dans les sphères du commerce, de l'industrie et de l'agriculture)³⁰ et, par conséquent, les laissant à part, les religieux arméniens ont concentré leur attention sur des circonstances secondaires. On peut lire, par exemple, dans l'un des documents : « La seule chose qui aura pu attirer ces malheurs sur nous, chrétiens, serait, supposons-nous, notre religion d'abord, notre tendance au progrès, notre joie excessive lors de la proclamation de la Constitution »³¹. Certes, ce dernier argument a joué un certain rôle dans le déroulement des massacres, mais il n'était toutefois que secondaire³². Il nous semble qu'il soit pertinent d'expliquer les interprétations superficielles des causes des massacres de la part des religieux arméniens par leur information incomplète sur les vrais buts des Jeunes-Turcs dans la solution de la question nationale.

Néanmoins, ils réfutent l'une des versions avancées par les adversaires de la Constitution, d'après laquelle l'unique cause des massacres serait le dévouement des Arméniens à la Constitution. Ils citent à ce propos que parmi les partisans de la Constitution, à part les Arméniens, il y avait également des Jeunes-Turcs : « Il n'y a rien de plus absurde et insensé que de qualifier les chrétiens de révolutionnaires ; toute personne raisonnable ne saurait l'admettre. Car, méconnaître les bienfaits et les avantages du régime constitutionnel serait le comble de l'absurdité de la part des chrétiens »³³.

On voit bien que les contemporains arméniens des massacres de 1909 se limitent à attribuer la responsabilité de leur organisation essentiellement au régime du Sultan s'étant emparé du pouvoir à Constantinople après le coup d'État du 31 mars, et à ses subordonnés, à savoir les chefs ottomans locaux, en évitant en même temps de l'imputer aux nouvelles forces politiques dirigeant l'Empire. Aussi, on peut croire qu'ils n'ont pas pu s'orienter dans les mutations, d'ailleurs bien compliquées, qui ont bouleversé l'Empire ottoman après la révolution

³⁰ Voir R. H. Kévorkian, *Les massacres de Cilicie d'avril 1909*, p. 141 ; V. Dadrian, *Histoire du génocide arménien. Conflits nationaux des Balkans au Caucase*, Paris, 1996, p. 305.

³¹ G. Brézol, *op. cit.*, p. 112.

³² V. Dadrian, *op. cit.*, p. 305.

³³ G. Brézol, *op. cit.*, p. 113.

de 1908, ainsi que dans la politique nationale menée des Jeunes-Turcs ; ils n'avaient pas non plus de notion complète de la politique d'osmanisation forcée et visant à osmaniser tous les peuples habitant l'Empire. Ils mettaient toujours et vainement leurs espoirs dans la réalisation des principes proclamés par la Constitution. Dans ces conditions, naturellement, ils ont présenté comme les vrais auteurs des massacres non seulement les partisans de l'ancien régime, mais également un groupe de fanatiques musulmans qui, mécontents des changements ayant eu lieu après la révolution de 1908, essayaient d'introduire des différends parmi les habitants de l'Empire en déclarant que la Constitution était incompatible avec les principes de l'islam³⁴.

En citant constamment la circonstance de l'intentionnalité lors des massacres, les chefs religieux arméniens ont toujours considéré les Jeunes-Turcs comme une force politique ayant une attitude favorable à l'égard des Arméniens, et ils n'avaient même pas de soupçons à propos de la participation de ceux-ci dans l'organisation des massacres. Or, il n'est pas exclu non plus que cette position a été partiellement dictée par une autre motivation, à savoir ne pas explicitement parler des vrais organisateurs des massacres, une circonstance qui n'était point compatible avec leur tactique d'éviter des complications ultérieures dans leurs relations avec les Jeunes-Turcs, tout en ayant des espoirs cachés quant à la bonne volonté de ceux-ci de réviser la politique antiarménienne de l'ancien régime³⁵.

Une particularité du recueil de Brézol est à noter : il reflète la position des leaders ottomans locaux à propos des massacres. Il y a incéré de nombreux documents émanant du *vali* d'Adana Djevad bey et d'autres fonctionnaires. Les documents sortis de la plume du *vali* sont plus importants. En niant les faits, Djevad ne mentionne constamment dans ses premiers rapports, adressés au Ministère de l'Intérieur, que les « troubles » éclatés à Adana le 1^{er} avril entre les chrétiens et les musulmans, dont il n'hésite pas à imputer la responsabilité aux *sédaïs* arméniens. En évitant d'élucider ce qu'il a en vue sous le terme de « troubles », le *vali* cite par contre ses efforts afin de régler la situation, un but qu'il a atteint grâce à l'intervention des troupes qui

³⁴ Ibid., p. 97.

³⁵ Il y a lieu de citer la constatation de E. Pears, d'après laquelle Krikor Zohrab a avoué dans une conversation avec lui qu'il était préférable, pour les intérêts du peuple arménien, de ne pas donner de publicité aux massacres (it was better not to give prominence to the massacre). Voir E. Pears, *Forty Years in Constantinople*, London, 1916, p. 299-300.

se trouvaient sous son commandement³⁶. Et ce n'est certainement pas par hasard que Djevad, ainsi que les autres chefs ottomans locaux, concentrent leur attention sur l'importance de l'intervention des troupes, car ils essaient de justifier la participation de ces derniers aux événements, en la motivant par la nécessité de rétablir l'ordre dans la région et d'assurer la sécurité des musulmans et des consuls étrangers accrédités à Mersine³⁷.

Citons, en même temps que les documents de ce genre donnent la possibilité de suivre la transformation de la position du *vali* dans l'interprétation des massacres ciliciens. Après l'écrasement de la révolte hamidienne, Djevad en imputant toujours la responsabilité des « troubles » aux Arméniens, qui étaient armés et se préparaient, d'après lui, à une révolte contre le gouvernement, utilise déjà dans son rapport du 12 mai le mot de « massacres » dans le but d'accentuer la culpabilité du régime hamidien en retirant complètement la responsabilité au gouvernement des Jeunes-Turcs³⁸. En somme, à travers les documents ottomans, on peut constater que les dirigeants locaux ottomans ont posé la première pierre dans la construction du bâtiment de la falsification de l'histoire des massacres de 1909.

Or, les *Rapports officiels de la commission d'enquêtes d'Adana*, composés par ses deux membres Haroutioun Mostidjian, inspecteur judiciaire de Salonique, et Faïk bey, président du Tribunal de Première Instance du Conseil d'État, ainsi que par Essad bey, *mutessarif* de Mersine, publiés également dans ce recueil, réfutent complètement les tentatives des falsificateurs. Il faut également placer parmi ces documents le rapport de Hakob Babiguian effendi, député arménien du parlement ottoman, membre d'une autre commission, dont les extraits, dévoilant le vrai visage des événements sanglants, sont également publiés³⁹. Précisons toutefois que Brézol a omis, probablement pour ne pas irriter les Jeunes-Turcs, la conclusion essentielle de Babiguian, dans laquelle ce dernier impute la responsabilité des massacres aux Jeunes-Turcs⁴⁰. Par contre, il a

³⁶ G. Brézol, *op. cit.*, p. 59.

³⁷ *Ibid.*, p. 62-63, 65.

³⁸ *Ibid.*, p. 128.

³⁹ *Ibid.*, p. 130-146, 146-150.

⁴⁰ Voir le texte intégral : Rapport en date du 7 juin 1325 (1909) de feu Babiguian ef-

préférentiellement publier des passages du rapport de Babigüyan prouvant d'une part la culpabilité des partisans du régime hamidien et attestant, d'autre part, les défis anticonstitutionnels lancés par les soldats, ainsi que l'aide des gendarmes aux Arméniens lors de la seconde étape du carnage⁴¹.

Les documents de ce recueil abordent bien des problèmes importants qui sont en relation avec l'histoire des massacres de 1909 : par exemple, ils éclairent, à part les forfaits commis par les Turcs, les luttes d'autodéfense des Arméniens à Hadjine, Kars-Bazar, Deurt-Yol et dans d'autres endroits, l'attitude favorable de quelques-uns des fonctionnaires turcs envers les Arméniens, l'aide des diplomates étrangers aux Arméniens, etc. Cependant, en dépit des efforts de Brézol de présenter l'image des massacres dans sa complexité, il a omis des problèmes aussi importants que de relever les causes des massacres, ne soit-ce que la politique étatique des pays occidentaux.

En dépit de quelques interprétations incomplètes lancées par les auteurs arméniens (il s'agit notamment de leur incapacité à dévoiler les vrais organisateurs des massacres), la signification de ce recueil de documents, dans son ensemble, est très importante. Dans l'historiographie du génocide des Arméniens, il est toujours la seule publication de ce genre, consacrée à l'histoire des massacres de 1909 en Cilicie. Elle donne la possibilité non seulement de comprendre ce qui a eu lieu au cours de ces massacres, mais de s'initier, comme nous l'avons cité, aux différentes interprétations données par les chefs religieux arméniens et les fonctionnaires ottomans locaux. Et c'est là aussi l'un des mérites de Brézol dont le recueil conserve à ce jour sa valeur scientifique.

Nos interventions sont mises entre crochets. Nous avons inclus dans la présente édition des index des noms et des lieux géographiques.

Varoujean Poghosyan
Décembre 2009

⁴⁰ G. Brézol, op. cit., p. 27.

⁴¹ Ibid., p. 62-63, 68.

⁴² Ibid., p. 128.

⁴³ Ibid., p. 130-140, 140-150.

⁴⁴ Voir l'article de H. Babigüyan, député d'Adrinople, sur les massacres d'Arménie. — La situation des Arméniens en Turquie, recueilli par des diplomates, 1908-1902, III, [Constantinople, 1913], p. 7-26.

⁴⁵ G. Brézol, op. cit., p. 150.

Mon Cher Brézol,

Vous voulez que je présente votre nouveau livre au public ? Il me semble que, quoiqu'un bien jeune écrivain encore, vous n'avez nullement besoin du patronage d'un « ancien ». Mais il m'est très agréable, puisqu'il s'agit, ici, d'un ouvrage documentaire, de me rappeler avec quel esprit de méthode, d'exactitude, vous m'avez, depuis quelques années, aidé à renseigner les lecteurs de l'Actualité sur ce qui se passait un peu partout à travers le monde.

Vous aviez été, jusqu'alors, un grand voyageur, puisque né dans ces pittoresques Ardennes, vous aviez fait votre éducation autant sur le sol africain qu'à Paris : et, alors que la plupart des jeunes gens de votre âge commençaient à peine de s'ébattre dans la vie, vous couriez les confins du désert, vous finissiez même par vous y aventurer à tel point que peu de Français connaissent comme vous l'âme et la langue musulmanes.

Mais il était écrit que la destinée vous ramènerait sur le vaste champ de bataille parisien, où vous faisiez vos premières escarmouches littéraires ; quand le simple hasard vous amena à moi : et si vous voulez, c'est peut-être exact que j'ai été un peu votre professeur de parisianisme : entre nous, le véritable professeur fut la vie, le travail que vous chérissiez et un goût perpétuel, intense, pour pénétrer partout.

Mais vous aviez conservé une tendresse particulière pour tout ce qui vient de l'islam : et quand les Jeunes-Turcs, nous firent visite, vous étiez prédestiné à les recevoir. Vous avez eu, alors, la gentillesse de m'amener au milieu d'eux : et ce fut une de mes plus profondes stupéfactions, à moi que n'étonne plus grand'chose, que d'entendre disserter, sur l'avenir de l'Empire ottoman et sur la politique générale de l'Europe, en un français

parfait et avec les idées les plus larges, les plus modernes, de jeunes politiciens turcs, dont les parents n'avaient certainement jamais parlé que la langue de Mahomet.

J'en étais personnellement très satisfait — avec une petite pointe d'amour-propre : car, quelques années auparavant, alors que personne au monde — je veux dire le monde européen, — n'avait la moindre idée d'une révolution possible en Turquie, j'avais écrit, en simple chroniqueur, qu'un bouleversement se produirait inévitablement chez les musulmans, quand leur esprit se serait ouvert à notre culture, soutenue par leur culture vieille de tant de siècles !

L'Empire des Croyants n'était qu'endormi et se réveille à la vie générale.

C'est par un de ces Jeunes-Turcs que j'ai entendu dire familièrement que son parti avait pu faire sa révolution en économisant l'échafaud de Charles I^{er} et la guillotine de Louis XVI. C'est par le même orateur que j'ai entendu prononcer les paroles les plus indignées, les plus méprisantes, les plus sévères, pour « le monstre à face humaine » qu'était Adbülhamid — Adbülhamid représentant ce qu'avait été la Turquie et ce qu'elle ne sera plus : car les haines de races entre les Turcs et les Arméniens, même quand ceux-ci ne sont pas massacrés, sont toujours une monstruosité, qui disparaîtra inévitablement, d'ailleurs, lorsque le grand agent moderne, la route ferrée, pénétrera partout en Anatolie.

Et maintenant, mon cher Brézol, je crois que j'ai à peine besoin de souhaiter bonne chance à votre nouveau volume, qui va passionner, dans tous les milieux politiques — et qui prouvera, une fois de plus, que les écrivains, dits d'imagination, comme vous l'êtes très souvent, ne travaillent, en réalité, que d'après le document : et, d'ailleurs... l'imagination n'est-elle pas, par-dessus tout, de l'observation mise en action ?

Pierre Sala

L e s T u r c s o n t p a s s é l à ...

I N T R O D U C T I O N

Ce fut, dans toute l'Europe, un long cri de douloureuse émotion quand le télégraphe répandit l'horrible nouvelle : la Cilicie gémissant sous la cruauté de ses tortionnaires musulmans, des villages entiers saccagés, détruits, ensanglantés, l'écrasement du plus faible par le plus fort. Au vingtième siècle, alors que la civilisation est plus affinée que jamais, n'est-il pas honteux que des hommes – qui devraient s'aimer comme des frères – s'entretuent et s'égorgent ?

Adana et Alep sont teints du sang de milliers d'innocentes victimes arméniennes, dont l'histoire ottomane de l'an 1909 restera à jamais éclaboussée.

La tuerie dura trois jours, pendant lesquels des brutes fanatisées par la guerre sainte au *guiavour* exterminèrent sans pitié les malheureux Arméniens écrasés par le nombre.

En effet, Adana est une province de 400.000 âmes, dont 45 à 50.000 Arméniens, noyés dans une masse de 300.000 musulmans. Ceux-ci avaient donc la force pour eux, d'autant plus que, depuis quelque temps, sans cause apparente, les Turcs faisaient ample provision de munitions de toutes sortes. En quatre ou cinq mois, on débita, sur le marché d'Adana, pour plus de 30.000 liv[res] t[ur]q[ues] (environ 700.000 francs) d'armes de tous calibres : revolvers, pistolets, fusils ou carabines de fabrication allemande, autrichienne et belge.

Dès que le signal du carnage fut donné, des bandes de *bachi-bozoucks* descendirent des villages du *vilayet* sur la ville. Ils allaient à cheval, le revolver au poing, le fusil en bandoulière, le *yatagan* au côté et, sur leur passage, ces pillards fanatiques, sanguinaires et infatigables semaient le désastre et la mort. La fusillade ne s'arrêtait, au coucher du soleil, que pour recommencer de plus belle à l'aurore.

Les hordes armées qui parcouraient le pays dans tous les sens avaient organisé la plus épouvantable chasse à l'homme qui se soit jamais pratiquée. Ils avançaient, menaçants, agitant leurs matraques, fouillaient les champs. Malheur à ceux qui s'étaient couchés dans les blés déjà hauts pour échapper aux regards des assassins ! Il n'y avait pas de pitié pour eux, ils étaient abattus, un à un, à coups de massue, tailladés par le *yatagan*. Les cimetières eux-mêmes n'étaient pas respectés, les meurtriers massacraient les infortunés qui s'y étaient réfugiés.

Les faubourgs arméniens essayèrent en vain de se défendre, ils furent bientôt réduits à l'impuissance et obligés de se laisser détruire sans défense. Les Turcs s'étaient emparés de tous les bidons de pétrole trouvés dans les dépôts arméniens et, après les avoir défoncés, ils en aspergeaient les maisons puis y mettaient le feu. Bientôt, la flamme léchait les murs, menaçante, et c'était, dans la demeure incendiée, une panique effroyable : hommes, femmes, enfants pleuraient, suppliaient, imploraient, terrifiés par l'atroce perspective d'être brûlés vifs. Les uns fuyaient l'incendie, mais ils n'avaient pas franchi la porte, qu'ils tombaient sous le fusil ou sous le *yatagan*. D'autres se précipitaient par les fenêtres ; s'ils ne se tuaient pas du coup, les meurtriers les achevaient à coups de baïonnette.

Ou bien ils se voyaient arrosés de pétrole et, torches vivantes, les vêtements en feu, les chairs grillées, atrocement brûlés et asphyxiés par leur propre fumée, ils allaient s'abattre sur d'autres cadavres, dans une épouvantable agonie de flammes.

Tandis que le feu dévorait les habitations avec des craquements sinistres, les rues étroites étaient jonchées de cadavres en bouillie ou de corps geignants dans un pêle-mêle indescriptible, le sang coulait de toutes parts et, pour compléter cet affreux spectacle, les gémissements, les plaintes des uns, les hurlements victorieux des autres.

Quelle ignoble boucherie ! Des enfants furent massacrés sous les yeux de leurs parents, mutilés, égorgés, jetés en l'air et reçus sur la pointe des baïonnettes. Puis vint le tour des femmes, qui subirent les tortures les plus atroces, les plus inouïes. Un hôpital plein de malades et de blessés fut brûlé par les incendiaires, que n'attendrissait aucune misère humaine. Et après le meurtre, ce fut le pillage, la dévastation, jusqu'au moment où éclata une sonnerie de clairon suivie du cri : *Padichahem tchok yacha* (longue vie au Sultan !) qui marqua la fin des hostilités.

Ces tristes événements causèrent une immense désillusion. Parce qu'il y avait, en Turquie, un nouveau régime et qu'une ère de progrès semblait devoir rénover le vieil empire, on croyait ces tueries à jamais disparues. Mais il fallut rééditer le mot fameux : « Plus ça change et plus c'est la même chose ! »

Au lieu de punir énergiquement les coupables — et ils étaient nombreux, — le gouvernement tergiversa, dans le but évident d'épargner les musulmans.

Le rapport de la Délégation gouvernementale envoyée à Adana montra qu'en plus des différentes causes d'animosité entre chrétiens et musulmans, il y avait eu l'incapacité et le manque d'énergie des *valis* et des autres autorités locales.

Pour conclure, le rapport de la Cour martiale disait que quinze coupables avaient déjà été pendus, que huit cents méritaient la mort, quinze mille les travaux forcés, quatre-vingt mille des peines moindres. « Si l'on veut châtier les coupables, il faudra établir, dit-il, un cordon militaire autour de la ville et opérer avec rapidité. Mais pour obtenir une réconciliation générale, il vaudrait mieux déclarer une amnistie plénière à l'occasion de la fête nationale ».

Cette déclaration n'était-elle pas une preuve accablante de l'obstination du gouvernement jeune-turc à fermer les yeux — comme son prédécesseur — sur les agissements des Turcs proprement dits en leur faisant une place à part dans la grande nation ottomane.

Les personnalités gouvernementales poussèrent le parti pris jusqu'à faire endosser aux Arméniens eux-mêmes, les responsabilités des massacres dont ils avaient été les victimes. On les accusait d'avoir voulu préparer une intervention européenne, grâce à des comités révolutionnaires. Et ce sont les Arméniens qui, par leur arrogance vis-à-vis de l'islam, auraient déchaîné la haine et la vengeance ? L'Arménie aurait donc tissé son linceul, aiguisé l'arme qui devait faucher les siens ?

C'est inadmissible, puisque ses habitants n'avaient aucun moyen de défense. Cela ne tendrait-il pas à prouver, au contraire, qu'ils ont été pris au dépourvu ?

D'ailleurs, les chiffres — qu'on ne peut malheureusement définir d'une façon exacte — sont d'une éloquence qui vous fait frissonner. Trente mille personnes égorgées, trois cents fermes incendiées, plus de dix mille têtes de bétail volées, des

pertes matérielles dépassant vingt millions de liv[re]s t[ur]q[ue]s (environ 500 millions de francs), tel est le bilan approximatif du massacre des Arméniens dans la province d'Adana.

Bien entendu, les Turcs protestèrent contre ces chiffres et tournèrent en dérision les affirmations de maître Zohrab, député arménien de Constantinople, à la Chambre ottomane, qui apportait à la tribune des preuves accablantes.

« Messieurs, s'écria-t-il, je connais les façons employées par le gouvernement pour déformer la vérité. À l'époque des massacres arméniens de 1895, en ma qualité d'avocat de plusieurs inculpés arméniens, j'ai appris que le malheureux arménien qui se réfugiait derrière un pan de mur, alors qu'il était attaqué par des gens armés, pour défendre sa vie, était considéré par les gouvernants comme ayant provoqué une attaque » !

Voilà comment on écrit l'histoire, en Turquie !

Et, en 1909, quand M[onsieur] Pichon, dans un discours à la Chambre des députés de Paris, parla de 20.000 Arméniens massacrés en Cilicie, l'ambassade ottomane de Paris, le lendemain même, faisait paraître des articles, dans les journaux parisiens, affirmant qu'il y avait eu 4.000 morts seulement.

Il est temps de dévoiler la vérité, de mettre la plaie à nu. Nous avons entrepris cette œuvre salutaire, en bannissant toute dissertation littéraire qui eut pu en altérer le sens. Ce volume est un recueil de documents authentiques, — rapports, lettres, dépêches, discours, interpellations, articles, etc., etc., — auxquels nous avons laissé leur cachet original en respectant les termes de la traduction ; ils dégagent les responsabilités d'une façon accablante ; les tableaux sanglants, les scènes de carnage sont d'une horreur déconcertante, et en les lisant on évoque tout naturellement le vers de Victor Hugo, dans l'*Enfant Grec* :

Les Turcs ont passé là, tout est ruine et deuil...

Georges Brézol

LES MASSACRES

ARMÉNIE

Tous ceux qui lisent dans les journaux et dans les brochures ce que souffrent les Arméniens sont assurément, comme le dit lord Rosebery, « hantés par les horreurs de l'Asie Mineure », et remplis d'un pressant désir de courir au secours des persécutés en criant à tous : « Suivez-nous ». À l'ouïe de chaque nouveau crime, les peuples d'Europe ont tourné leurs yeux remplis de larmes et d'épouvante vers les Grandes Puissances, s'attendant à voir ces colosses lever le bras et arrêter le mal. Mais depuis près d'un an qu'on attend dans l'angoisse rien n'a changé de place ; les colosses sont frappés de paralysie ; le cœur semble mort. M[onsieur] Gladstone, dans une lettre publiée dans la *London Gazette* du 11 septembre, dit qu'il répète ce qu'il avait dit il y a douze mois, que toutes remontrances adressées au Sultan étaient sans valeur, si elles ne contenaient pas l'intention ferme de recourir à une action unie en cas de besoin ; et que les remontrances des puissances ces derniers douze mois n'ont fait que fournir au Sultan la seule chose dont il avait besoin pour pouvoir commettre sur une vaste échelle ses assassinats prémédités, à savoir, l'assurance de l'impunité. Ce que les persécuteurs savent depuis longtemps, les chrétiens d'Europe semblent commencer seulement à s'en douter : la ferme intention des Grandes Puissances de ne pas intervenir. Pour arrêter les torrents de sang, mettre un terme aux souffrances indicibles des hommes et des petits enfants, aux crimes plus odieux encore commis envers les femmes et les petites filles, il ne reste plus que la conscience des individus. Soit. D'ailleurs que les consciences se réveillent, que l'opinion soit gagnée, que le peuple parle de sa forte voix et la justice vaincra.

Et d'abord : Qui sont les Arméniens ? Depuis le troisième siècle les chrétiens d'Arménie ont habité la région montagneuse qui avoisine le Mont Ararat. L'Arménie est limitée au nord par les montagnes du Caucase, au sud par la Mésopotamie, à l'ouest par l'ancienne Galatie et à l'est par la Perse. Les parties qui touchent à la Perse et à la Russie sont gouvernées

par ces deux puissances. Reste encore un tiers de la population, environ 800.000 âmes (dont 150.000 ont déjà été massacrés) gouverné depuis 1876 par le Sultan Abdülhamid, mahométan fanatique, qui essaie d'exterminer ses sujets chrétiens sur toute la terre ottomane. La religion des Arméniens diffère un peu de la nôtre et par la doctrine et par la forme, mais qu'importe quand nous voyons ce peuple mourir pour sa foi. Depuis leur conversion au christianisme, chaque siècle a eu en Arménie ses martyrs. Les paroles de S[ain]t Chrysostome au sujet des Arméniens persécutés par les Kurdes, et celles des trois Arméniens, qui en 1360, sont allés jusqu'en Angleterre pour demander aide et protection contre les païens, ont encore aujourd'hui leur actualité. De tout temps les Arméniens se sont livrés à la culture des champs et à l'élevage du bétail avec une intelligence et une activité inconnues aux autres habitants de l'Asie Mineure. L'Arménien mène une vie simple et vertueuse ; il est remarquable par sa sobriété, son affection et son dévouement envers son église et par son grand amour des siens. À la ville, les Arméniens, grâce à leur intelligence supérieure, sont devenus les banquiers et les grands commerçants de l'Orient : leurs affaires s'étendent de l'ouest de l'Afrique à la Chine.

Les montagnes de ce même pays sont habitées par les Kurdes, race guerrière et cruelle, qui vit depuis plus de mille ans de rapine et de vol, et qui n'a jamais hésité à prendre de force une large part des moissons et du bétail de ses tranquilles voisins, les Arméniens. Notons que, comme chrétiens, ceux-ci n'ont pas le droit de porter des armes en pays mahométan. Depuis qu'ils sont sous la domination des Turcs, le Sultan a quelquefois protégé les Arméniens contre les Kurdes, trouvant son intérêt à prendre pour lui-même tout ce qu'on pouvait leur enlever. Mais depuis l'an 1890, le Sultan emploie les Kurdes dans son œuvre d'extermination des chrétiens.

En 1852, des missionnaires protestants sont allés en Arménie pour réveiller leur zèle. En 1856, le *Hatti-Humayoun*, ou édit de tolérance obtenu de la Porte par les efforts de l'ambassadeur anglais en Turquie, a valu à cette église une période d'environ vingt-deux ans de liberté et de paix relatives. Même à ce moment-là, un des meilleurs dans leur histoire, leur position fut aussi mauvaise que celle des esclaves en Amérique avant la guerre de Sécession. Depuis seize siècles on les a forcés d'apprendre à servir des maîtres injustes et cruels ; ils n'ont jamais connu la moindre indépendance, ni même le droit de protéger leurs femmes et leurs enfants. On reproche aux chrétiens d'Arménie de ressembler aux Juifs, d'être serviles et rampants. Mais le moyen de maintenir une noble attitude quand on a continuellement le couteau sur la gorge ? En théorie, la liberté et la paix accordées par le *Hatti-Humayoun* furent confirmées et bien agrandies par les conditions des traités de Berlin et de Chypre, signés en 1878, après la guerre russo-turque. C'est alors que pour la première fois les chré-

tiens de l'Arménie furent mis sous la protection légale et écrite des six puissances, et surtout sous celle de l'Angleterre. En réalité, les traités procurèrent au Sultan la liberté après laquelle il soupirait. Car, la domination redoutable de la Russie seule, divisée entre six puissances qui auraient à se mettre d'accord, perdait dès lors sa force. De plus, la Porte escomptait le fait de la nécessité de son existence pour maintenir l'équilibre entre les puissances européennes, et elle savait que l'Angleterre la regardait comme un tampon entre elle et la Russie. Sans l'interposition de l'Angleterre, l'Empire ottoman aurait été détruit en 1829, en 1853, ou en 1878. Voilà pourquoi le Sultan, vaincu et d'une faiblesse méprisable, a osé manquer dès le premier jour à toutes ses promesses, et dès le lendemain du traité de Berlin, a pu commencer son système d'extermination de ses sujets chrétiens.

À la treizième page de sa brochure sur « les souffrances des Arméniens », M[onsieur] Godet dit : « Veut-on savoir comment l'Arménie a été gouvernée depuis le traité de Berlin ? On peut caractériser ainsi la « condition normale » de ce pays *avant* les massacres de ces deux dernières années : les populations livrées à l'arbitraire des pachas et des employés inférieurs ; le chrétien envisagé comme un paria qui n'a qu'à choisir entre la mort et l'esclavage ; son témoignage sans valeur contre un musulman »⁴², etc.

En 1891, le Sultan arma les Kurdes et en fit une cavalerie auxiliaire, nommée *Hamidieh*, qui devait surtout réduire à l'impuissance et à la misère les cinq provinces qui touchent à la Russie et qui l'inquiétaient particulièrement. Auparavant les Kurdes étaient pour les Arméniens des brigands abominables, mais contre lesquels ils pouvaient quelquefois se faire rendre justice de la part du Sultan. Le *Hamidieh* devint une armée cruelle employée contre eux en temps de paix, et qui avait pour mission de piller les maisons, brûler les moissons, enlever le bétail, violer les jeunes filles, déshonorer les femmes et tuer tous ceux qui oseraient leur résister.

En mai 1895, trois ambassadeurs demandèrent au Sultan des réformes dans sept *vilayets* (provinces). On peut regarder les massacres commencés en août comme sa réponse, puisqu'ils ont eu lieu justement dans ces sept *vilayets*. Voici ce que dit M[onsieur] Dillon dans la *Contemporary Review*. « Encouragé par une connivence de dix-sept ans de la seule Puissance qui eût un droit formel d'intervenir, et convaincu que la nation britannique consentait à sa politique d'extermination, le Sultan organisa le massacre en grand des chrétiens de Sassoun ». Le consul britannique à Erzeroum

⁴² [Voir : G. Godet, Les souffrances d'Arménie, troisième édition, Neufchâtel, 1896, p. 13-14.]

(ville de plus de 60.000 habitants), averti à temps que ce massacre allait avoir lieu, n'a rien voulu faire pour sauver ses frères. Le massacre de Sasoun ouvre la série des boucheries des chrétiens, qui commencèrent en août et ne se terminèrent qu'avec l'année. Le plan, toujours suivi, était de tuer assez d'hommes pour rendre les chrétiens de l'endroit impuissants, d'enlever tout moyen de subsistance aux survivants, puis de laisser mourir de faim ou de tuer ceux qui refuseraient d'embrasser l'islamisme. Quelquefois on les déclarait convertis et les circoncisait sans forme de procès.

Les femmes et les jeunes filles, souvent dès l'âge de neuf ans, devinrent le butin de la soldatesque turque. Celles qui ne furent pas tuées étaient envoyées dans les harems ; d'autres vendues en si grand nombre que le prix en est tombé à cinq francs, et les petits enfants conduits dans les couvents mahométans. Les Kurdes tuent net leurs victimes avec des balles et le sabre ; mais les soldats turcs trouvent leur plaisir dans les tortures. C'est au point que les Kurdes eux-mêmes ont protesté contre leurs cruautés inutiles. Ils y apportent un tel raffinement qu'on n'ose pas tout dire ni tout décrire. Il suffira de quelques détails tirés du livre de M[onsieur] W.-J. Stead : *The Haunting Horror of Armenia*.

« Une soixantaine de nouvelles mariées et de belles jeunes filles sont empilées dans une petite église de leur village pendant plusieurs jours, puis livrées aux soldats, qui finissent par les tuer : leur sang coule en torrent de la porte de l'église. Quelquefois on tue en ouvrant les veines avec les ciseaux ; les uns sont sciés en deux, d'autres sont coupés en petits morceaux ; à d'autres on arrache les oreilles ou la langue, à d'autres on fait sauter les yeux de leur orbite avant de les tuer avec la baïonnette. Les descriptions de ces massacres nous font frémir d'horreur ». « Mais, dit M[onsieur] Dillon, c'est de la miséricorde divine en comparaison des actions infâmes qui se commettent toutes les semaines et tous les jours de l'année ».

Ceux des Arméniens qui ont eu le courage de dire la vérité aux représentants des Puissances ont été jetés en prison — et quelles prisons ! Le Moyen Âge n'a rien connu de pire — et torturés quelquefois en présence de leur famille. Et tout cela a lieu, non pas au bout du monde, mais tout près des résidences des consuls étrangers et des missionnaires, et sans que l'Europe ait fait le moindre effort pour les délivrer.

Voici un fait tiré du rapport du vice-consul anglais d'Erzeroum : Azo ayant refusé de trahir les meilleurs citoyens de son village, est attaché sur une sorte de croix ; le fouet déchire son corps mis à nu. Mais comme il demeure ferme, on lui arrache la moustache au milieu de bruyants éclats de rire ; on lui brûle diverses parties du corps, même la langue, avec un fer rouge. Les femmes de sa maison et ses enfants, enfermés dans la chambre à côté, terrorisés par les cris du malheureux, tombent évanouis. Les

tortures ont duré toute une nuit, malgré ses cris réitérés de : « Au nom de Dieu, tuez-moi, mais ne me torturez pas ainsi ; ayez pitié et mettez fin à mon agonie » ! Et ceci a eu lieu avant les massacres !

Quand le Sultan voit que les horreurs de Sassoun ne lui ont point attiré d'ennui de la part des puissances, il prend courage et fait froidement assassiner deux cents Arméniens au milieu de Constantinople. Le 30 octobre c'est le tour de Trébizonde, suivi de près par Bitlis, Erzeroum, Ourfa, Arabkir, pour ne mentionner que les plus grandes parmi une quarantaine de villes. La campagne a été traitée comme la ville. Dans les 7 *vilayets* (provinces) 2500 villages sur 3300 ont été détruits et trois ou quatre cent mille malheureux ont été privés de toutes ressources et ont été forcés d'errer presque nus, sans nourriture et sans abri malgré la neige. 1895 se termine par le massacre de 5.000 chrétiens à Ourfa.

Des milliers ont subi le martyre, des centaines ont souffert d'indicibles tortures plutôt que de renier leur foi. Des milliers ont faibli, non pour s'éviter à eux-mêmes des souffrances, mais sachant que leur refus d'embrasser l'islamisme entraînera le déshonneur de leur femme et de leurs filles et les livrera aussitôt aux soldats turcs qui outragent leurs victimes avec une telle brutalité que souvent la mort vient les délivrer de leur agonie. On peut se faire une idée du trouble amené dans les esprits d'après cette parole d'une pauvre femme : « Dieu est devenu fou » ! Tout ceci nous paraît d'autant plus horrible qu'on sait que ces femmes sont des modèles de pureté, de chasteté et de pudeur. Elles ne parlent jamais avec d'autres hommes que leur mari, si ce n'est quelquefois avec leurs frères, et alors seulement en présence de leur mari. Or, beaucoup de ces pauvres pères se jugeant sévèrement là où nous ne sentons qu'une profonde pitié, déclarent qu'ils souffrent une agonie spirituelle et morale, pire à supporter que la souffrance physique.

Dans les 7 *vilayets* dévastés, le culte protestant est aboli, et les églises, couvents et maisons d'école, au nombre de 227, sont brûlés. Les rapports officiels des Turcs ont toujours essayé de démontrer que c'étaient les Arméniens qui avaient provoqué les attaques, mais partout on a pu prouver que ces accusations étaient fausses et sans fondement. Les massacres ont presque toujours commencé après la prière du soir, à 4 heures, comme une continuation du culte offert à Allah. Car d'après la doctrine des mahométans, tuer et voler les infidèles est aussi méritoire que de prier ; même ils croient que plus ils torturent et tuent de chrétiens, plus leurs jouissances en paradis seront grandes.

Pourquoi les six Puissances ont-elles manqué à toutes les conditions du traité de Berlin en permettant au Sultan de violer la promesse qu'il avait

faite de n'avoir qu'une seule loi pour ses sujets chrétiens et pour ses sujets mahométans ? Les Grandes Puissances, se jalousant réciproquement et se méfiant les unes des autres, ont décidé qu'elles ne pouvaient pas marcher ensemble au secours de leurs frères chrétiens, et elles ont préféré ne rien faire que d'agir séparément. Dans son discours au banquet du Lord Maire de Londres, le 9 novembre 1895, Lord Salisbury dit que toutes les réformes demandées au Sultan au mois de mai avaient été accordées ; que ces réformes suffisaient pour assurer aux Arméniens la prospérité, la paix et la tranquillité, mais que leur exécution dépendait du bon plaisir du Sultan. Il ajoutait que, jugeant d'après les récents événements, le Sultan ne les exécuterait pas, mais que pour lui il trouvait un grand sujet de joie dans le fait qu'il pouvait croire que les grandes puissances agiraient toujours ensemble, et que le premier désir de chacune d'elles était de maintenir la paix de l'Europe. M[onsieur] Bryce, parlant à ses commettants d'Aberdeen le 21 janvier de cette année, disait : « Le concert européen est maintenu ! Six hommes forts se tiennent debout, tranquilles, à côté d'une brute qui torture et tue la victime qu'ils avaient juré de protéger ». Ajoutons que les six hommes nous demandent de les admirer et approuver dans leur inaction, car, disent-ils, après avoir sauvé la victime, s'ils ne parvenaient pas à se partager avec une justice scrupuleuse le paiement qu'ils en recevraient, il se pourrait qu'ils se missent à se quereller entre eux et qu'alors nous ne fussions les premiers à en souffrir. Et les peuples intimidés ont lâchement feint de les croire ; heureux de trouver dans la prétendue cessation des massacres une excuse à leur silence, et ils se sont tus !

En effet, les mois de janvier et de février ont été une époque d'apaisement parmi les chrétiens et les musulmans. Le 8 mars dernier les Kurdes ont tué à Killis, près d'Alep, 130 Arméniens. Les massacres dans la ville de Van ont duré depuis le 15 au 22 juin et elle a été assiégée par les troupes régulières. 850 Arméniens, qui ont essayé de passer en Perse, ont été arrêtés par des cavaliers kurdes à plusieurs lieues de Van et tués. Dans les villages d'alentour 20.000 Arméniens ont été massacrés. Des centaines des réchappés sont morts de faim⁴³.

Un Arménien qui, déguisé en Turc, avait voyagé au mois d'août dans le district de Sassoun, décrit ainsi diverses scènes dont il a été lui-même témoin.

À la grande joie des spectateurs, on fait entrer de force de l'eau entre la peau et la chair d'un Arménien ; on en trempe un autre dans du pétrole et ensuite on le brûle vivant ; on en écartèle un autre entre deux chars tirés à quatre chevaux. « C'est là ajoute-t-il, la forme de torture le plus en vogue dans cette province ». La mort la plus douce pour les femmes et les jeunes

⁴³ À Everek près Césarée, le 5 novembre, tous les chrétiens au nombre de 3.000 ont été tués.

filles est celle obtenue à force d'outrages. Or, ceci est l'état normal des Arméniens depuis les grands massacres de l'hiver 1895-1896. Jugez si, quand même il n'y aurait plus de massacres, les chrétiens d'Europe doivent laisser leurs frères chrétiens d'Arménie sous la domination des Turcs ?

Au moment même où la diplomatie était en train d'arranger les conditions de paix entre la Porte et les Crétois, le 26 août, une vingtaine d'Arméniens s'emparèrent de la banque ottomane à Constantinople dans le but de faire une manifestation capable d'attirer l'attention de l'Europe. Le Sultan a saisi cette occasion avec empressement pour recommencer les massacres à Constantinople et dans les environs. Un correspondant du *Temps* du 15 septembre parle ainsi d'une visite à Haskeuï, près de Constantinople : « On m'a montré les taches de sang ; on m'a demandé à manger à genoux, en me baisant les mains. J'entendrai longtemps le rire des folles, et je verrai souvent le regard vide de toutes celles que la peur a rendues idiotes. Plusieurs n'avaient pas mangé depuis quatre ou cinq jours ».

Les représentants des Puissances, agissant de concert, ont envoyé une note collective au Sultan lui témoignant leur mécontentement. Il a été particulièrement affecté du refus des consuls d'illuminer leurs résidences, lors du 20^{me} anniversaire de son couronnement. Cet étonnement du Sultan en dit long sur le cas qu'il fait de la dignité européenne. Il n'en a pas moins osé recommencer les massacres le 15 septembre à Éguine, dont le site est comparable aux plus pittoresques de la France. 2500 personnes ont été tuées et les 4.000 survivantes sont dans une misère affreuse. D'ailleurs dans le reste de l'Arménie dévastée que vont faire ces malheureux à l'approche de l'hiver ?

Et maintenant, que va-t-on faire ? Nous nous sommes successivement demandé : l'Angleterre va-t-elle agir seule, a-t-elle conclu une alliance avec les États-Unis, le Sultan sera-t-il déposé, le voyage du czar avancera-t-il ou retardera-t-il la solution de la question arménienne ? L'Angleterre et la Russie, mises en demeure d'agir, le feront-elles de concert ou l'une à l'encontre de l'autre ? La Russie, la France et l'Angleterre s'uniront-elles en une triple alliance ? Les journaux déclarent que l'Allemagne et l'Autriche ne s'y opposeraient pas. On peut tout attendre de l'alliance franco-russe à cause de l'esprit noblement chevaleresque de l'une et la position exceptionnelle de l'autre. Mieux que n'importe quelle puissance, elle peut renverser l'Empire ottoman, ou obliger le Sultan à gouverner, non seulement les Arméniens, mais aussi ses sujets turcs, avec justice et d'une manière un peu plus digne d'un état européen. Encore une fois, pour nous, l'important c'est que la conscience publique se réveille.

Nous ne savons pas à qui il incombe de faire le procès des cabinets,

mais une chose est certaine : c'est que nous devons faire notre propre procès. Or, si nous avons été indignés, comme il convient, si nous n'avions pas été paralysés par notre égoïsme et notre timidité, si nos jouissances continuelles ne nous avaient pas fait oublier les souffrances des Arméniens, la force de notre voix aurait obligé nos gouvernements à prendre en main la cause de l'humanité en dépit de leurs craintes diplomatiques. Plus que les canons, la pitié est utile, car pour une fois qu'ils auraient pu tonner, semble-t-il, pour la bonne cause, ils se sont tus avec ensemble. Puissent ces grandes leçons de l'histoire contemporaine réveiller nos consciences, nous rendre plus sérieux, en nous faisant toucher du doigt notre égoïsme et notre légèreté, jusqu'à ce que tous les Arméniens, ceux de notre voisinage comme ceux d'Orient, puissent compter sur nous pour leur tendre une main fraternelle !

Les ambassades avaient pu favoriser la fuite de 25.000 Arméniens de Constantinople, mais le Sultan s'est opposé à la continuation de cet exode. Ceux qui ont pu partir sont arrivés en Grèce, en Égypte, à Varna et à Marseille. C'est dans cette ville que Lady Somerset est venue porter secours au triste dénuement des émigrés.

L'opinion publique a fait des progrès énormes en Angleterre et en Suisse et elle se réveille en France. Quiconque pariait en faveur des Arméniens avant les massacres de Constantinople au mois d'août trouvait peu d'écho. Nous nous sommes mis à espérer la délivrance des Arméniens en voyant que tous les Anglais protestent publiquement contre les massacres, et en lisant le discours de M[onsieur] Gladstone à Liverpool, le 26 septembre. Mais le gouvernement anglais refuse d'agir sans la Russie. Peut-être sent-il que l'Europe n'a pas encore une preuve suffisante de son désintéressement et à cause de cela ne pourrait que lui être hostile s'il agissait seul.

Nos regards se tournent maintenant du côté de la France.

Le 3 novembre la Chambre française a discuté les interpellations sur les affaires d'Arménie. M[onsieur] Denis Cochin rappelle qu'Abdülhamid a violé le traité de San-Stefano et que les Arméniens ont droit à la protection de la France et de l'Europe. Il dit : « Il faut nettoyer ce coin barbare où sévissent des massacres sans nom. Si l'amitié de la France a du prix, il faut qu'elle impose des charges ; et c'est au ministre des affaires étrangères à le faire comprendre à une puissance amie, pour qu'elle protège, d'accord avec la France, une race chrétienne qui a le droit de compter sur nous ». Il est fortement appuyé par M[onsieur] de Mun qui ajoute que « la France, pour cette œuvre a des titres particuliers. On ne peut l'accuser de vouloir s'étendre en Asie Mineure, et son renom de générosité lui impose le devoir de venir au secours des faibles et des opprimés ». Aux dernières nouvelles, la France a obtenu du Sultan la promesse de la protection de tous les Ar-

méniens et surveille rigoureusement l'exécution des réformes demandées. N'est-ce pas enfin la délivrance après laquelle nous avons tant soupiré ?

Une lueur brillera toujours à l'horizon. La grande voix de la conscience publique a parlé et ne se taira que le jour où nos frères seront délivrés, dût-on, pour cela, avoir recours à une croisade. Oui, dût-on faire une armée de tous ceux qui ont encore un cœur d'homme, sans distinction de langues et de frontières, qui prendraient la place glorieuse que les armées des puissances auraient laissée vacante. Car ils sont nombreux ceux qui voudraient aller protéger les Arméniens contre les Turcs et pour lesquels tous les sacrifices seraient plus supportables que le lâche abandon de nos frères à ces souffrances sans nom, et que le regard de reproche que semble nous jeter chaque bébé, chaque enfant, nous demandant : « Qu'as-tu fait pour nous ? Qu'as-tu fait pour nos mères » ?

Notre but est d'abord d'éclairer les personnes qui ne sont pas encore au courant de la question arménienne, de gagner de nouvelles sympathies à nos frères malheureux, de provoquer des dons en faveur des nombreux orphelins qui errent sans asile, sans pain et parfois sans vestige de vêtement, et ensuite, quand le mal aura été coupé dans sa source, de préparer toutes les réparations possibles aux maux immenses que souffrent encore les prisonniers et les internées.

Nous comptons que tout Français, en présence de tant de foyers dévastés, de tant d'ignominies, de ces actes infâmes qui outragent toute l'humanité dans ce qu'elle a de plus sacré, de tant d'innocences souillées, bondira d'une noble indignation et sera prêt à faire tout son devoir.

R. B.